
Chronique des anciens Pottonais

Rencontre avec Adrien Laplume et Simone Boily

par

André Lamer



Adrien et Simone

Si, un jour, tu te retrouves dans une salle devant cent personnes qui t'écoutent, le sujet le plus facile à aborder, c'est ta vie.

Adrien Laplume

Préambule

La mention du nom de Laplume a une forte résonance à Potton. Depuis bientôt cent ans, cette famille joue un rôle important dans la vie sociale et économique de notre canton. L'esprit d'entreprise, la créativité et le dynamisme qui la caractérisent semblent s'être transmis d'une génération à l'autre.

Nous avons eu le privilège de rencontrer le doyen de cette famille, Adrien Laplume, et son épouse, Simone Boily, qui ont accepté de plonger dans leurs souvenirs pour nous raconter leur histoire. À travers les gestes du quotidien, c'est non seulement des pans de leur vie qu'ils révèlent, mais la couleur et les coutumes d'une époque dans le canton de Potton. À 96 ans bien comptés, Adrien a une mémoire fascinante des faits et des chiffres et, tout au long de nos entretiens, il cite quantité d'informations se rapportant au coût de la vie, aux salaires et aux façons de faire durant la première moitié du siècle dernier. Cette chronique se limite aux souvenirs ayant trait aux jeunes années d'Adrien et de Simone, soit de 1919 à la fin des années quarante. La suite nous sera peut-être un jour racontée par leurs enfants.

Arrivée du père d'Adrien à Potton, en 1919

À son arrivée à Potton, en mai 1919, Adrien Laplume a deux ans. Son père, Marcel Laplume, et sa mère, Parmélie Joyal, quittent alors Saint-Marcel-sur-le-Richelieu pour s'installer à Potton avec leurs six enfants : quatre garçons et deux filles.

Ils achètent une terre de 135 acres située au pied du mont Bear, tout au bout de l'actuel chemin Laplume. La terre est vendue avec vingt vaches, deux chevaux et diverses pièces d'équipement qui constituent le *grément* (terme québécois qui désigne un objet, un équipement, etc.) essentiel pour poursuivre l'exploitation de la ferme. Le paysage à cette

époque est un peu plus dégagé qu'aujourd'hui. Leur nouvelle maison est tellement grande qu'au début, la famille n'occupe que le rez-de-chaussée.

Même si la maison n'a pas l'électricité, il y a de l'eau courante, raconte Adrien. Plusieurs sources coulent en effet du mont Bear, et de nombreuses veines d'eau viennent alimenter le puits de surface en pierre des champs situé une cinquantaine de pieds plus haut, derrière la maison familiale. Comme celui-ci déborde toujours, un tuyau de plomb installé dans le puits achemine l'eau, par gravité, d'abord vers la maison, puis vers l'étable dans un bassin de ciment. C'est dans ce bassin, où l'eau circule sans arrêt, qu'on dépose les bidons de lait et de crème pour les garder au frais. L'hiver, on prend bien soin de laisser les robinets ouverts pour éviter que l'eau ne gèle dans les tuyaux.

Aujourd'hui, ce même système d'eau courante dessert toujours la maison qu'a bâtie son fils Raymond, à quelques pieds de la maison ancestrale. La tuyauterie a bien sûr été remplacée depuis. Adrien rappelle qu'autrefois, des sections de tuyaux de plomb de six pieds de longueur couraient sous terre. Ces tuyaux étaient glissés à l'intérieur de poutres de bois de même longueur qui s'emboîtaient l'une dans l'autre. L'utilisation de tuyaux d'une longueur de six pieds facilitait l'entretien, en cas de bris.

À peine quelques années après leur arrivée, la mère d'Adrien meurt des suites de l'accouchement difficile de son 10^e enfant. C'est le 4 mars 1923, et Adrien a six ans. Son père, qui avait beaucoup de famille aux États-Unis, est fortement incité à aller s'établir auprès des siens, mais il résiste. Puis, quatre

ans après la mort de sa femme, il se remarie avec Joséphine Arpageau de Saint-Aimé, près de Richelieu, et ils continuent d'exploiter la ferme de Potton jusqu'à ce qu'Adrien l'achète et prenne la relève en 1936.

Beaucoup plus tard, le 12 août 1963, Marcel Laplume et son épouse mourront tous deux dans un accident de la route. Son frère Michel et sa femme, qui prenaient place dans le véhicule de Marcel, perdront eux aussi la vie dans ce tragique accident survenu à Saint-Marcel-sur-le-Richelieu.

Exploitation de la ferme laitière

Autour de 1925, Marcel vend le lait de ses 22 vaches à North Troy, aux États-Unis. On dit que le marché est limité ici au Canada tandis



La ferme Laplume, vers 1920

qu'aux États-Unis, où les contrôles douaniers sont moins serrés, il est facile de vendre son lait à un bien meilleur prix. Par exemple, 100 livres de lait se vendent 1,00 \$ au Québec, tandis qu'elles rapportent 5,00 \$ chez nos voisins du sud. Le calcul est rapide à faire.

Vers huit ans, avec un de ses frères plus âgés, Adrien va livrer le lait à la North Troy Creamery dans une charrette tirée par des chevaux. Après un certain temps, les voisins s'entendront entre eux pour livrer le lait à tour de rôle. L'été, pendant les périodes de grande chaleur, on ajoute des petits morceaux de glace dans les bidons pour assurer la conservation du lait, même si cela le dilue un peu. Profitant de la fraîcheur du matin, on part tôt pour effectuer le trajet de quatre milles. Mais les bonnes affaires prennent fin après que les États-Unis eurent légiféré pour empêcher la vente de lait provenant du Canada.

Comme plusieurs de ses voisins, le père d'Adrien achète alors une écrémeuse. Cette nouvelle machine actionnée manuellement permet de séparer la crème à 22 % ou 23 % du petit lait. On donne le petit lait aux cochons et aux veaux, qui en raffolent. D'ailleurs, quand il ne reste plus de lait dans le seau, les veaux frustrés le poussent violemment du museau. Mais on doit prendre garde de ne pas leur en donner trop, car ils pourraient en mourir. Au début, la crème est vendue à Eastman pour être transformée. Un petit train que tous appellent la *peanut* part de North Troy en direction d'Eastman, puis poursuit sa route jusqu'à Montréal.



La gare de Mansonville

À la gare de Mansonville, les fermiers chargent leurs bidons de crème sur le train qui compte six wagons. Ce train de passagers et de

marchandises est fort apprécié de la population. Toutes sortes de matériaux y sont transportés : du bois, des animaux, de la nourriture, etc. Adrien se souvient, entre autres, que pour protéger les carcasses de veaux des mouches pendant le transport, on entoure leur corps de jute et on rabat la peau sur les pattes. Malheureusement, le Canadien Pacifique cesse ses activités sur le parcours de 23 milles entre North Troy et Eastman, le 1^{er} avril 1936.

En 1930, Hormidas Lafrenière ouvre une crèmerie rue Clay Hill, à Mansonville. On y fabrique surtout du beurre et, aux deux ou trois jours, les fermiers vont y porter leurs bidons. À noter que la rue Clay Hill a porté plusieurs noms au fil du temps : rue de la Crèmerie, rue du Pont, puis rue Joseph-Blanchet. On peut voir encore aujourd'hui le bâtiment qui a abrité la crèmerie au 7, rue Joseph-Blanchet.

À cette époque, la famille Laplume possède également un appareil pour fabriquer de la crème glacée, ce qui évoque de « délicieux » souvenirs chez Adrien. Il s'agit d'un grand seau en bois, au milieu duquel est inséré un deuxième seau plus petit où l'on verse de la crème, des œufs, du sucre et de la vanille. De la glace et du sel remplissent l'espace entre les seaux. Puis on tourne la manivelle pendant environ une heure. Quand on soulève le couvercle, une brume fraîche s'échappe du seau et laisse voir une succulente crème glacée.

Souvenirs d'enfance

Même tout jeune, Adrien exécute une foule de petites tâches pour aider les plus vieux aux travaux de la ferme. Surtout l'été, où il y a tant à faire : entrer du « petit bois », aller chercher les vaches pour le train, ramasser les *patates* dans les champs, cueillir les petits fruits,

mettre le foin en ballot, entretenir le potager et y ramasser les légumes. Une des premières tâches qu'on lui a confiées est de tenir la queue des vaches ou d'attacher le crin de la queue à une patte pendant que les plus vieux, assis sur un petit tabouret, traient les vaches. À la main, il va sans dire.

C'est surtout pendant l'hiver qu'on a le temps de jouer. Après une grosse tempête de neige ou quand les routes sont glacées, on construit des forts ou des igloos ou encore, on glisse en traîneau. L'endroit idéal pour glisser part de la maison des Ducharme (aujourd'hui la maison de Serge Losique), tout en haut de la côte du chemin Province Hill, et descend jusqu'à la courbe du chemin Laplume. Une longue glissade sur plusieurs centaines de pieds, où on doit souvent freiner quand la route est glacée. Adrien rappelle qu'à cette époque, on fabriquait son traîneau en utilisant des planches de barils de mélasse. Comme elles étaient déjà recourbées et plus étroites aux extrémités, on s'en servait pour faire les patins du traîneau.

L'école Province Hill n°4

Quarante-huit élèves de la 1^{re} à la 7^e année s'entassaient dans la petite école située sur le chemin Province Hill, un peu à l'est du rang Laplume, sur un terrain appartenant à Antoine Ducharme. Ce dernier tenait à conserver ce terrain et ne l'a jamais vendu à la municipalité. Tous les jours, Adrien doit marcher un mille pour se rendre à l'école, qu'il fréquente pendant environ quatre ans. L'enseignante, madame Côté, épouse de Charlie Côté, homme à tout faire, reçoit un salaire de 20 \$ par mois pour son travail. Adrien se rappelle avoir fendu du bois pour l'enseignante, quand il était plus vieux. Quelques familles canadiennes-françaises installées aux États-Unis, près de la frontière, pouvaient envoyer leurs enfants dans cette petite école afin qu'ils reçoivent une éducation catholique et en français. Par contre, le dimanche, ces petits

néo-Américains fréquentaient l'église catholique de North Troy pour mieux s'intégrer dans leur communauté.

Dans les années 1955-1956, on centralise les lieux d'enseignement, ce qui entraîne la fermeture graduelle des écoles de rang. Il faut dire qu'un meilleur entretien des routes permet une telle centralisation. On peut désormais transporter plus facilement les écoliers dans des autobus scolaires vers l'école française Notre-Dame-des-Lumières et l'école anglaise Mansonville Intermediate School. Durant cette période, Adrien soumissionne pour effectuer le transport scolaire des enfants, service qu'il assurera pendant dix ans. Pour diminuer les batailles entre élèves francophones et anglophones, les deux écoles adoptent alors des horaires différents.

Aujourd'hui, on ne trouve plus de trace de l'école Province Hill n° 4. Elle a été vendue à un voisin, qui l'a déménagée chez lui pendant l'hiver pour en faire un poulailler!

Le monde du travail

Pour Adrien, le monde du travail tient très tôt lieu d'école et il devient rapidement autonome. Au début de l'adolescence, il travaille non seulement à la ferme familiale, mais également chez les voisins quand ses services sont demandés.



Coût de 300 \$ US
dans les années 1920,
soit 3500 \$ US en 2014

À 16 ans, il a l'âge légal pour conduire le *pick-up* de son père, une camionnette Ford modèle T de 1918. Les démarches pour l'obtention de son permis de conduire font aujourd'hui sourire. Il s'agit tout simplement de remplir et de poster sa demande de permis au gouvernement, accompagnée d'un chèque de 2,50 \$. Et deux semaines plus tard, sans plus de chichis, le permis arrive par la poste. Il se souvient d'un de ses premiers voyages au volant de la camionnette Ford pour aller chercher les meubles de sa belle-mère, Joséphine, à Saint-Aimé près de Richelieu. Comme il n'y a pas encore de pont pour franchir la rivière Richelieu, il doit emprunter le traversier, un genre de barque que des rameurs font avancer. Un câble d'acier tendu d'une rive à l'autre passe dans un anneau fixé à la barque, afin qu'elle garde le cap dans le courant.



La coupe de glace

Avant 1949-1950, il n'y a pas d'électricité chez les Laplume et dans bien des maisons situées à l'extérieur du village de Mansonville. Par la force des choses, le travail se fait le plus souvent à la pelle, avec des chevaux ou à la force des bras. Adrien se souvient qu'on s'éclairait au fanal pour traire les vaches

pendant la période de l'année où l'ensoleillement est plus court.

Mansonville dans les années 1920

Les moulins -- Deux des trois barrages construits sur la rivière Missisquoi au cœur de Mansonville existent toujours dans les années 1920. Le plus gros situé en amont actionne deux moulins : le moulin à scie Brouillette et le moulin à grain de la Coopérative, érigés de part et d'autre de la Missisquoi. Un plus petit, en aval, fait fonctionner les moulins à scie Atwell et Boright. On peut, encore aujourd'hui, voir quelques vestiges d'un de ces barrages au bout de la rue Mill.

La coupe de glace -- L'étang qui se crée en amont du plus gros barrage peut accumuler de 9 à 10 pieds d'eau et, l'hiver venu, il se forme un couvert de glace. Pour favoriser

l'épaissement de la glace, on enlève la neige régulièrement, ce qui permet d'avoir une patinoire où s'amuse petits et grands. Non seulement la glace sert-elle de patinoire, mais vers la fin de l'hiver, quand elle atteint de 16 à 18 pouces d'épaisseur, elle est bonne pour la coupe qui se fait avec une longue scie à glace manuelle. Il faut une bonne épaisseur de glace et assez d'eau sous le couvert de glace pour permettre la coupe. Comme plusieurs

autres, Adrien et ses frères se rendent à l'étang avec leur traîneau tiré par des chevaux et paient le coupeur pour sectionner des blocs de glace d'environ 15 pouces sur 15, lesquels sont ensuite saisis avec des pinces de métal et chargés sur le traîneau. Ils entreposent ces blocs dans la glacière, sorte de petit bâtiment construit près de la maison familiale, puis les recouvrent de bran de scie. La glacière doit

être bien isolée pour que la glace puisse se conserver jusqu'à l'automne suivant. C'est pourquoi on l'érige avec de doubles murs de bois, entre lesquels on compacte environ 8 pouces de bran de scie. Même le plafond est isolé.

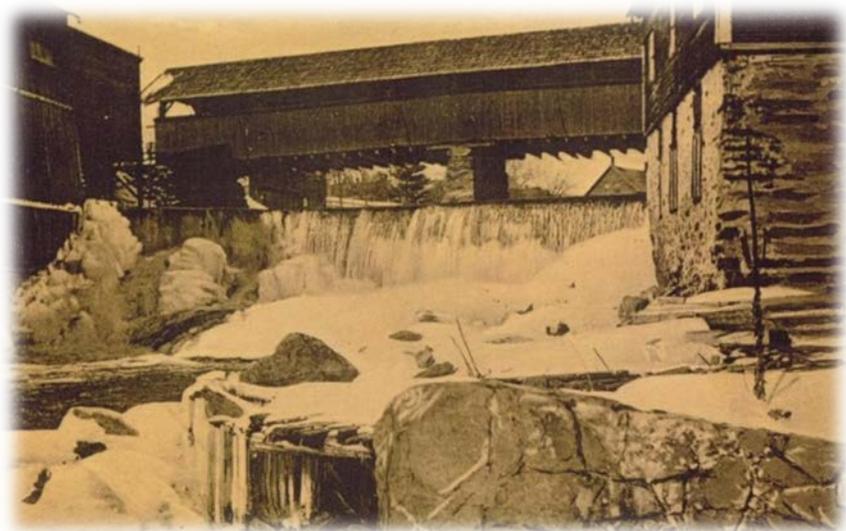
Le bran de scie est un matériau fort utile à cette époque. Il sert non seulement d'isolant, mais également de litière pour les vaches, précise Adrien. On va donc s'approvisionner en bran de scie à l'un des trois moulins à scie du village. C'est à la pelle, à même les tas qui s'accumulent au sol, qu'on vient remplir ses poches de jute vendues 2 à 5 cents chacune.

Le pont couvert -- En plus des moulins, un pont couvert enjambe la rivière Missisquoi au cœur du village. Le premier pont couvert est construit en 1830 et subit plusieurs réparations au fil du temps. Il compte deux voies, une pour les chevaux et charrettes et une autre pour les piétons. Un mur s'élève jusqu'au toit du pont pour séparer les deux voies, protégeant ainsi les piétons de la poussière et des éclaboussures soulevées par la circulation des charrettes et des chevaux. On rapporte qu'à l'automne 1927, la queue d'une tempête tropicale frappe le nord-est des États-Unis. Au Québec, cette tempête provoque des pluies torrentielles qui s'abattent les 3 et 4 novembre sur plusieurs villages des Cantons-de-l'Est. Il en résulte, à Mansonville, une très grosse inondation qui emporte le pont couvert et les deux barrages et qui détruit tous les moulins du village. Après cette catastrophe, on décide de remplacer le pont couvert par un pont de béton. Pendant les travaux, un pont temporaire est construit sur des poteaux qui s'appuient directement sur les rochers, dans le lit de la rivière. À l'exception

des moulins Atwell et Boright, on reconstruit les autres moulins dans les mois qui suivent.

Le krach de 1929

Même s'il n'a que douze ans, Adrien se souvient bien de cette période difficile où des hommes viennent souvent frapper à la porte de la maison familiale pour offrir leurs services. Ils proposent de travailler à la ferme ou comme bûcheron, en échange du gîte et du couvert. Les familles de cultivateurs comme la sienne ont moins ressenti les effets du krach de 1929, croit-il. Ils dépendent moins des autres pour combler leurs besoins de base et ont recours à toutes sortes d'astuces pour



Le pont couvert

s'alimenter. Il raconte par exemple que, pour conserver les pommes, ils les coupaient en rondelles et les enfilait sur une corde pour les faire sécher.

La prohibition de l'alcool aux États-Unis, de 1919 à 1933

Tous ceux qui demeurent le long de la frontière ont été témoins ou ont pu profiter de la prohibition de l'alcool qui avait cours aux États-Unis et dans le reste du Canada. Des caches de bière ou d'alcool sont parfois installées le long de la frontière et, un jour, Adrien en trouve une sous un tas de paille

derrière leur étable. Une anecdote a toutefois particulièrement frappé son imagination.

Il a environ 13 ans quand, en fin de journée, sept Cadillac s'arrêtent devant chez lui, attendant la nuit pour poursuivre leur chemin de l'autre côté de la frontière jusqu'à St. Johnsbury, au Vermont. Piqué par la curiosité, il découvre à l'intérieur des voitures des poches de jute contenant 12 grosses bières chacune, entre autres, des Frontenac et des White Horse, se souvient-il. Les poches sont empilées jusqu'à la hauteur des vitres, derrière lesquelles on a tiré des rideaux de toile. Seule la Cadillac de tête est vide d'alcool, mais occupée par des passagers prêts à intervenir. Elle a pour mission d'ouvrir le chemin au convoi de voitures en cas de barrage et sert ni plus ni moins de bouclier en cas d'embûches.

Exode vers les États-Unis

C'est un fait historique bien connu que pendant près de cent ans, soit de 1850 à 1950, plus de 900 000 Canadiens français vont émigrer aux États-Unis pour améliorer leur sort. Chaque année, de 5 % à 10 % de la population du Québec partira vers le sud. Sans cet exode, on estime que le Québec compterait aujourd'hui de 12 à 14 millions d'habitants.

Ainsi, vivant à deux pas de la frontière américaine, la famille d'Adrien n'échappe pas à l'attrait du sud : des terres sont disponibles, le travail est plus payant, les taxes sont moins élevées et le coût de la vie est équivalent, dit-on. Alors qu'au Québec on travaille pour environ 20 cents de l'heure, on peut gagner jusqu'à un dollar de l'heure dans les manufactures des États-Unis. À l'exception de Melvin Dunn, un voisin américain, pratiquement toutes les terres longeant la frontière des États-Unis appartiennent à des Canadiens français : des Leblanc, des Dubois, des Bonneau, etc. On se connaît de vue, on discute souvent ensemble et on échange des

services. De part et d'autre de la frontière, on pratique le *smuggling* (contrebande).

Toute la famille du père d'Adrien, oncles et cousins, est désormais installée aux États-Unis et tente de le convaincre de venir y vivre. À ce moment-là, seul un frère d'Adrien qui ne s'entend pas trop bien avec leur belle-mère est parti travailler dans une usine de *veneer* (contreplaqué) à Hancock, au Vermont. Les autres membres de la famille vont rester encore un certain temps à Mansonville, travaillant au besoin pour des cultivateurs voisins à 50 cents par jour (soit 5 cents de l'heure). L'argent était ensuite remis à leur père.

À deux reprises, la famille d'Adrien déménagera aux États-Unis pour rejoindre le reste de la famille. Le premier séjour ne durera que quatre mois et une partie de la famille reviendra habiter la ferme de Mansonville, qui n'a pas encore été vendue. Trois des filles et un des garçons auront entre-temps trouvé du travail aux États-Unis et décideront d'y rester.

Adrien achète la terre familiale en 1936

Un an après leur retour, le père d'Adrien veut repartir aux États-Unis. Cette fois, c'est pour de bon, dit-il. Il propose de vendre sa terre à qui de ses enfants la veut. Seul Adrien se montre intéressé par cette offre, tandis que le reste de la famille décide plutôt de suivre le père sur la ferme qu'il vient d'acquérir à North Troy, au Vermont. Au bout du compte, Adrien décide de vivre au Québec.

À 19 ans, il devient donc propriétaire de la ferme paternelle de 135 acres, après avoir obtenu du gouvernement du Québec un prêt agricole de 4000 \$ à un taux de 2 ½ % qu'il doit rembourser à raison de deux paiements annuels de 54 \$, pendant 39 ans. Deux raisons majeures motivent sa décision : il est tombé amoureux de Simone Boily et il aime cette belle terre bien située et pleine de possibilités,

où il fera pousser de l'avoine, du millet et du foin.



Les jeunes mariés

Retour sur les débuts d'une longue histoire d'amour

Adrien est souvent appelé à traverser la frontière, soit par affaires, soit pour visiter sa famille, et il ne tarde pas à remarquer Simone, qui travaille pour le douanier. Il multiplie les occasions de visites aux États-Unis afin de la voir plus souvent et lui donne parfois rendez-vous après le souper près du pont couvert du Creek, maintenant désigné pont de la Frontière. Puis, un après-midi, il va la rejoindre alors qu'elle assiste à une partie de baseball au village avec des amis. Il tente sa chance et lui demande s'il peut aller veiller chez elle le soir même. Ils ne le devinent pas encore, mais ces premiers rendez-vous marquent le début d'une longue histoire d'amour et de collaboration qui se poursuit encore aujourd'hui. Les fréquentations sont de courte durée; Adrien et Simone décident d'unir leurs destinées et célèbrent leur mariage le 11 octobre 1937, à l'église Saint-Cajetan.

Simone se raconte

Vivant toujours aux côtés d'Adrien, Simone a accepté elle aussi de partager ses souvenirs avec nous. Originnaire de Saint-Odilon-de-Dorchester, en Beauce, elle quitte son village à 15 ans pour aller travailler à titre d'aide familiale chez Odilon Parent, douanier au poste frontière du pont couvert du Creek. Ils se

connaissent déjà, puisque tous deux viennent du même village. Pour un salaire de 7 \$ par mois, elle aide l'épouse d'Odilon dans les travaux ménagers et les soins à donner à leurs huit enfants. Elle se souvient que sa première tâche, le matin, était de traire l'unique vache du couple pour s'assurer que les enfants boivent du lait au déjeuner. En plus d'aider aux tâches ménagères, elle fait l'entretien du bureau de la douane.

Elle rappelle que ce poste frontière, situé au bout de l'actuel chemin du Pont-Couvert, consistait en une bâtisse dont une partie, louée par le gouvernement, servait de bureau de douane tandis que l'autre logeait un bar fréquenté régulièrement par les Américains. Ceux-ci entraient du côté américain et n'avaient qu'à étirer le bras du côté canadien pour y prendre une bière qu'ils buvaient d'une traite. Puis ils repartaient.



La douane du Creek (Province Hill)

Simone demeure peu de temps au service du douanier puisqu'à 16 ans, elle épouse Adrien et s'installe avec lui sur la terre qu'il vient d'acheter de son père. La famille ne tarde pas à s'agrandir et, au fil des années, elle met au monde douze enfants dont neuf sont toujours vivants : sept garçons et deux filles. Les quatre premiers accouchements se passent à la maison, en présence d'une sage-femme. La plus proche voisine, madame Dunn, une Américaine, et madame Duguay viennent tour à tour aider Simone à mettre au monde ses enfants. Ses bébés sont plutôt bien portants puisque leur poids se situe entre 8 et 14 livres.

À compter de la cinquième grossesse, elle accouche à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke. Elle se souvient qu'après l'accouchement, elle devait demeurer au lit pendant neuf jours. Il était dangereux de se lever, disaient les médecins à cette époque! On comprend aujourd'hui qu'après neuf jours passés au lit, elle ait ressenti de l'engourdissement et des picotements dans les jambes et éprouvé des problèmes d'équilibre.

La vie à la ferme avec Adrien est un travail d'équipe et Simone collabore activement aux divers travaux agricoles, surtout au cours des premières années de mariage où les enfants sont encore trop jeunes pour apporter leur aide. Matin et soir, elle *tire* les 25 vaches avec Adrien et s'occupe des animaux de la basse-cour, qui servent essentiellement à nourrir la famille. Elle emporte alors le bébé avec elle dans l'étable et l'installe dans un petit parc aménagé avec un peu de paille. L'été, elle fait les *vailloches* (petits meulons de foin) pendant les foins. Elle précise qu'une fois coupé et mis en lignes (andainage), le foin doit être roulé en *vailloches*. Celles-ci doivent pouvoir être ramassées en une seule fourchée, avant d'être empilées dans la charrette.

Elle s'occupe aussi du potager, qui constitue leur garde-manger de légumes frais pendant la belle saison. Quand les enfants sont plus vieux, elle prépare les *chaudières* (boîtes à lunch dans un seau) et remplit les thermos pour les enfants qui vont à l'école et pour les hommes qui travaillent aux champs. À l'automne, comme il n'y a ni électricité ni réfrigérateur, il faut mettre en conserve viandes et légumes pour s'assurer de bonnes réserves de nourriture pendant l'hiver. Un travail considérable! Avec la famille qui s'agrandit sans cesse, il faut être prévoyante. Au printemps, les routes menant au village deviennent souvent impraticables pendant plusieurs jours d'affilée, puisqu'aucun fossé ne borde les chemins. Les réserves de nourriture

sont d'autant plus précieuses dans ces moments-là. Pendant les premières années de mariage, elle cuit elle-même son pain, mais l'achète par la suite à la boulangerie Wilfrid Chicoine installée, à cette époque, à l'arrière de la bâtisse abritant aujourd'hui le restaurant Soleil Rouge. Elle se souvient d'avoir acheté jusqu'à 36 pains par semaine, vendus 6 sous chacun.

Puis les années passent et les enfants grandissent. Les plus vieux peuvent désormais s'occuper des plus jeunes et prendre la relève pour les gros travaux. Plus tard, l'aînée des filles, Gisèle, devra quitter l'école pour l'aider dans la maison.

Les mille et un métiers d'Adrien

Adrien a toujours eu plusieurs cordes à son arc. Son côté entrepreneur l'amène à profiter des occasions d'affaires qui se présentent. Le travail ne lui fait pas peur, et il semble avoir transmis à sa descendance sa débrouillardise et son ardeur à la tâche.

Ainsi, en plus d'exploiter sa ferme, il exerce plusieurs métiers. Dans la jeune vingtaine, il acquiert un camion qui lui permet de faire le commerce du bétail pendant près de dix ans. Il achète des vaches des fermiers des alentours et les revend à Montréal, plus précisément à la Canada Packers, rue Sainte-Catherine. À cette époque, il peut faire l'aller-retour dans la même journée. Il faut dire que le réseau routier s'améliore constamment et rend les déplacements plus faciles. Il se rappelle que le député du temps, M. Robertson, avait fait asphalté la route entre Mansonville et Knowlton. Quinze milles de route pour 25 000 \$, précise-t-il! Le reste de la route jusqu'à Montréal était déjà asphalté.

Il vend également du bois de chauffage à North Troy, à 2 \$ la corde. Il livre le bois pendant l'été et, bien souvent, perçoit les sommes dues durant l'hiver. Il souligne que,

même si les temps sont difficiles, tout le monde doit se chauffer, ce qui lui assure une clientèle. La collecte se fait le vendredi, jour de paye des travailleurs d'usine. Adrien réclame 2 \$ par semaine, et ce, jusqu'au dernier paiement.

Étant donné qu'il demeure tout au bout du chemin, il obtient de la municipalité le contrat pour rouler la neige sur dix milles de route. On le paie 80 cents de l'heure.

Le travail se fait à l'aide d'un rouleau à neige appartenant à la municipalité. Il arrive que la poudrière forme des vagues de neige de 5 à 6 pieds de hauteur, et il faut alors utiliser les chevaux pour un premier déblayage. Ceux-ci piétinent l'amoncellement de neige à quelques reprises, ce qui permet ensuite de passer le rouleau deux à trois fois pour bien tasser la neige. Souvent, il se crée une croute de glace et les traîneaux peuvent alors circuler facilement.

Tiré par quatre chevaux, ce rouleau de cinq pieds de diamètre est composé de deux cylindres métalliques de quatre pieds de largeur chacun. L'essieu et les rayons sont vissés sur les cylindres. Des planches de bois de 6 pouces de largeur recouvrent le rouleau de métal, car la neige a moins tendance à adhérer au bois. Dans une courbe serrée, les cylindres se mettent à tourner dans le sens contraire l'un de l'autre. Lorsque la route redevient droite, les deux sections roulent de nouveau en harmonie.

La vie sociale à Potton

Même si le travail occupe une place importante dans la vie de chacun, il reste toujours du temps pour se distraire et se retrouver entre voisins et amis.

À cette époque, la messe du dimanche constitue l'incontournable rendez-vous hebdomadaire pour tous les gens du village, raconte Adrien. Après la messe, c'est sur le perron de l'église que s'échangent les dernières nouvelles et, sur le chemin du retour, il s'arrête parfois au restaurant avec les enfants qui ont droit à une *liqueur* (boisson gazeuse) à 5 cents.

Été comme hiver, diverses activités culturelles et sportives viennent égayer le quotidien. Les compétitions de baseball (balle molle) à Mansonville ne datent pas d'hier. Elles sont déjà très populaires à l'époque, et on organise des compétitions avec des joueurs venant de Sutton, de North Troy ou d'autres villages des alentours. J'ai vu des parties se terminer à



Rouler la neige

deux heures du matin, raconte Adrien. La compétition était vive. L'hiver, c'était la même chose avec le hockey.

À l'occasion, un dénommé Oscar Morin faisait venir des troupes d'acteurs de Montréal pour présenter les pièces de théâtre et de vaudeville les plus populaires. Adrien se rappelle avoir vu, dans la salle paroissiale du village, les Olivier Guimond et Denis Drouin qui faisaient partie de la troupe de Jean Grimaldi. Les soirées de bingo, qui avaient lieu une fois par semaine, étaient aussi très populaires.

L'hiver et dans le temps des Fêtes, on s'invitait entre voisins pour souper, jouer aux cartes et danser quand on avait la chance de compter un violoneux parmi les invités.

Conclusion

La présente chronique fait le récit des souvenirs et des expériences d'Adrien et de Simone se rapportant à la première moitié du 20^e siècle, période trop lointaine pour qu'une grande majorité d'entre nous s'en souvienne. Nous aurions pu raconter bien d'autres facettes de la vie d'Adrien Laplume dans cet article puisque jusqu'à un âge avancé, il est demeuré très engagé et actif dans la communauté de Mansonville.

Rappelons cependant qu'il n'a pas cessé d'exploiter et d'agrandir sa terre, qui est passée de 135 acres au moment de son achat, en 1936, à 600 acres au moment où il l'a vendue à ses fils, en 1974. Raymond a acheté la ferme de 320 acres, alors que Gilles et Réjean se sont partagé l'érablière et le reste de la terre.



75^e anniversaire de mariage

Il s'est également investi dans la vie de sa communauté en occupant le poste de conseiller municipal pendant onze ans, puis

celui de maire pendant sept ans à une époque où, à Potton, on élisait en alternance un maire anglophone et un maire francophone. Aujourd'hui, il suit religieusement les péripéties de la Commission Charbonneau à la télévision et déclare, sourire en coin, que les grandes villes n'ont pas le monopole des petites magouilles! Il faut garder l'œil ouvert, dit-il.

En 2012, Adrien et Simone ont célébré leur 75^e anniversaire de mariage. Ils laissent derrière eux une nombreuse descendance pour prendre le relais : 9 enfants, 26 petits-enfants et 36 arrière-petits-enfants. Ils ne sont pas peu fiers de souligner que tous leurs garçons sont demeurés à Potton et ont créé leur propre emploi, en mettant sur pied diverses entreprises qui contribuent à la vie économique du village. Quant à leurs filles, elles donnent raison au dicton : « Qui prend mari prend pays », puisqu'elles ont toutes deux suivi leur mari et mènent une vie active dans la région de Granby. Un bel héritage!

Remerciements

Nous tenons à remercier Simone Boily et Adrien Laplume pour leur disponibilité et l'accueil chaleureux qu'ils nous ont réservé à chacun des nombreux entretiens que nous avons eus avec eux, à leur domicile.

Autres sources d'information

- Roy, Jean-Louis. *Histoire d'une paroisse St-Cajetan, d'un village Mansonville, d'une municipalité Potton*, Les Albums souvenirs québécois, 1982.
- Leduc, Gérard, et Paul Rouillard. *Potton d'antan – Yesterdays of Potton*, Association du Patrimoine de Potton, 1997.